

**Le double, le multiple... le même**  
*Les Funambules* de Dominique Blondeau

Dominique Blondeau, *Les Funambules*, Montréal, éd. Libre Expression, 1980, 409 pages, prix : 14,95\$

André Vanasse

Numéro 21, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40299ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1981). Compte rendu de [Le double, le multiple... le même : *Les Funambules* de Dominique Blondeau / Dominique Blondeau, *Les Funambules*, Montréal, éd. Libre Expression, 1980, 409 pages, prix : 14,95\$]. *Lettres québécoises*, (21), 21–22.



# Le double, le multiple... le même

## *Les Funambules* de Dominique Blondeau

Il faut dire à la décharge de la critique que l'écriture de Dominique Blondeau n'est pas d'un accès facile. C'est du reste ce que Roland Bourneuf, dans son compte rendu de *Livres et Auteurs* de la même année, et moi-même (in *Lettres québécoises*, no 2, mai 1976) avons constaté. Non pas que Dominique Blondeau verse dans le langage de la modernité mais bien plutôt à cause d'une façon de dire extrêmement riche et complexe qui, en outre, prend souvent plaisir à décrocher

du contexte.

C'est du moins ce que je lui reprochais tout en m'avouant fasciné par son talent. J'ai pris un long temps avant de l'accepter telle qu'elle était. Il se peut aussi que Dominique Blondeau ait été sensible à la critique et qu'elle ait elle-même tenté de corriger cette faiblesse.

De toute façon, un auteur demeure essentiellement lui-même: il y aura toujours chez elle une tendance innée à

pratiquer une écriture schizoïdique c'est-à-dire une écriture qui vit, se complait et s'alimente de mots. Les mots pour les mots. La jouissance verbale. L'impossibilité de résister à l'envie de mettre le moteur en marche pour le simple plaisir d'entendre son ronronnement. Lancer, par exemple, comme elle le fait dans *Les Funambules* :

*Lumineuse, incandescente, circulant à la vitesse des météorites, elle ignorait qu'un jour elle serait freinée dans sa course par un obstacle de taille qui s'appellerait la terre d'Amérique.*

Ce fut en 1970. Dominique Blondeau venait d'effleurer de son aile le sol québécois en publiant *Les Visages de l'enfance* (éd. l'Actuelle, 1970). Puis, comme détraquée, happée par une attraction contre laquelle elle ne pouvait rien, elle brisait la poussée rectiligne de sa fuite pour entrer en orbite. Dorénavant, c'est selon le mouvement des cercles concentriques qu'elle allait être propulsée. Frôlant à chaque cycle le même point de la terre, elle savait que viendrait le moment où elle le marquerait de son cratère.

Ainsi après *Les Visages de l'enfance*, furent publiés *Demain, c'est l'Orient* (éd. Leméac, 1972) puis *Que mon désir soit ta demeure* (éd. La Presse, 1975), *L'Agonie d'une salamandre* (éd. Libre Expression, 1979) et finalement *Les Funambules* (éd. Libre Expression, 1980).

Solitaire, se refusant par orgueil ou timidité à frapper aux portes des cercles intellectuels, elle ne connut jamais le libellé de la formule magique, le « Sésame ouvre-toi » d'Ali Baba, qui lui aurait permis de pénétrer par enchantement dans la caverne aux trésors. Dans le ciel de Québec, ils furent peu nombreux ceux qui l'étudièrent de leur lorgnette. Pourtant, Jacques Pelletier, dans *Livres et Auteurs québécois 1975*, voyait en *Que mon désir soit ta demeure* « la révélation de l'année ». Il s'étonnait du même coup que les deux premiers romans de cet auteur soient passés inaperçus. « Même *Livres et Auteurs*, disait-il n'en a pas parlé ! (p. 16) ».

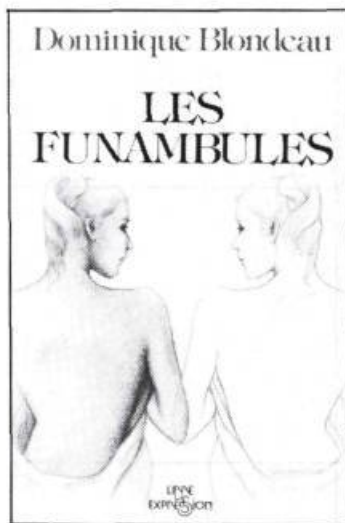


*Du maquis aligné d'orangers et de citronniers, de la garrigue épineuse, l'auteur a retrouvé ses jambes pour courir d'une pierre nue à une touffe de romarin, de genêt. Les nuits ont été vécues, la gemme du zircon plein les yeux quand le ciel se déplaçait au petit bonheur de ses astres dans une évolution paladine et que l'auteur allongeait sur des plantes desséchées, des essences volatiles au creux d'un sommeil latent, admirait, levait ses bras, ne touchait qu'une branche, précipitait le ciel à l'autre bout de l'univers par ce geste impuissant, visible pour le regard morion de l'auteur mêlé lui aussi d'une sécrétion broussailleuse quand il ne résistait plus à l'opulence d'un repos aromatisé d'une fraîcheur venue de la mer percutante, bouclée de grains de sable, de galets déplacés par la force des vagues. (p. 363)*

Quoi qu'on puisse en penser, Dominique Blondeau n'est pas la seule à se laisser hypnotiser par les mots. Elle appartient à une catégorie de romanciers dont les plus illustres représentants sont Hubert Aquin et Réjean Ducharme.

Il ne faudrait pas croire pour autant que l'auteur flotte toujours à l'air libre. Par une sorte de retour du refoulé, la plupart de ses romans sont fortement sexualisés. Cela donne des textes d'une sensuelle et prégnante beauté. Pour tout dire, l'ensemble de son oeuvre se cristallise autour de cette question des rapports amoureux. S'offrir, se donner, se récupérer. Poursuivre sa propre image dans le visage de l'Autre qui est toujours le Même, le nôtre. Mourir de plaisir en s'ouvrant comme les quartiers d'une orange sous la poussée d'un mâle désir ou laisser couler tout le miel de son corps dans la paume tremblante d'une femme aimée, c'est du pareil au même. Chaque fois, il s'agit de flirter avec la vie et son envers. Et c'est toujours à recommencer. Désir de se fondre en l'Autre, peur de mourir en Lui.

À ce titre, *Les Funambules* marque une étape importante dans la carrière de Dominique Blondeau. Sans doute plus que nulle part ailleurs dans ses autres romans sentons-nous la présence oppressante de la solitude amoureuse. La poursuite d'Anne, journaliste et peintre,



est vaine. D'entrée de jeu nous savons qu'elle ne touchera jamais des doigts et des lèvres cette Catherine Arnaud, comédienne et poète, disparue sans avertissement de la scène montréalaise. À poursuivre son double, on ne rencontre que sa propre image. Ainsi agit Anne en interviewant ceux et celles qui l'ont connue. À chaque fois se produit la méprise : plutôt que d'en connaître plus long sur cette mystérieuse inconnue, voici qu'Anne est prise au jeu de la surimpression. Catherine ressemble trop à cette Anne qu'elle pourchasse pour que l'interviewé(e) ne projette pas sur elle l'image de la poursuivie. La voilà prisonnière, insérée dans l'orbe du désir, incapable de résister à son attraction.

Bien vite la question se pose : qui aime-t-on ? Moi ou l'autre ? À cette interrogation Anne ne sait que répondre sinon qu'à vouloir suivre le fil d'(A-ri)Anne, elle court le risque de ne jamais sortir indemne du Labyrinthe.

Et c'est bien ce qui se produit. À la fin du roman, Anne, elle-même happée par une automobile et amputée du bras droit, apprend que Catherine est morte dans un accident d'avion. Le monde s'écroule autour d'elle. Brian, son amant (et celui de Catherine ?) l'avait déjà abandonnée. Edgar, le frère incestueux de Catherine, avec lequel Anne a vécu une étrange aventure triangulaire, a tout quitté pour courir au suicide. Seule reste Maria, l'ancienne nourrice de Catherine. Elle prendra soin d'Anne durant sa convalescence et lui permettra

peut-être de renaître à la vie . . . Mais laquelle ?

Telle est, brossée à grands traits, l'armature des *Funambules*. Quant aux détails de l'intrigue, il me paraît difficile d'en faire un compte rendu. Le roman totalise plus de quatre cents pages.

Du reste, à cette première difficulté, s'en ajoute une autre de taille qui concerne la narration elle-même. Dans *Les Funambules* un inattendu personnage vient à tout propos parasiter le récit. Ce personnage, c'est l'auteur lui-même devenu narrateur-protagoniste. Ce dernier, désigné par le vocable « l'auteur », fort de sa présence avouée, tisse devant nous le fil de sa narration. En plein mouvement, il stoppe l'action, nous déplace d'un lieu à un autre, décide de couper court à une description parce que ce type d'informations ne lui plaît guère, s'interroge sur le déroulement de son livre, interrompt le propos d'un personnage pour signifier au lecteur qu'il ne partage son opinion, en somme, donne à voir le processus de création lui-même, c'est-à-dire l'envers du décor.

Il arrive parfois que le prestidigitateur se leurre à son propre jeu. Tel est le cas pour « l'auteur » qui, telle une araignée affolée, s'emprisonne dans sa toile narrative. La voilà prisonnière, confessant son amour pour Anne, à la fois personnage et femme réelle, redoublant dans sa poursuite amoureuse celle qu'accomplit Anne à l'égard de Catherine.

La fiction recoupe la réalité qui s'instaure en fiction ! Un jeu de miroirs sans fin se déploie sous nos yeux.

*Les Funambules*, faut-il le dire, est loin d'être un roman facile. Kaléidoscope, il multiplie à plaisir ses innombrables facettes. Je n'en ai montré que quelques unes. Les variations sont infinies. Encore faut-il faire l'effort de pénétrer dans cet univers fermé et persister jusqu'à la fin. Écouter cette belle et interminable mélodie qui m'est apparue, en dernière analyse, comme l'expression d'une immense solitude. □

Dominique Blondeau, *Les Funambules*, Montréal, éd. Libre Expression, 1980. 409 pages, prix : 14,95\$